

Festival international du film Rouyn-Noranda

Robert-Claude Bérubé

Number 138, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

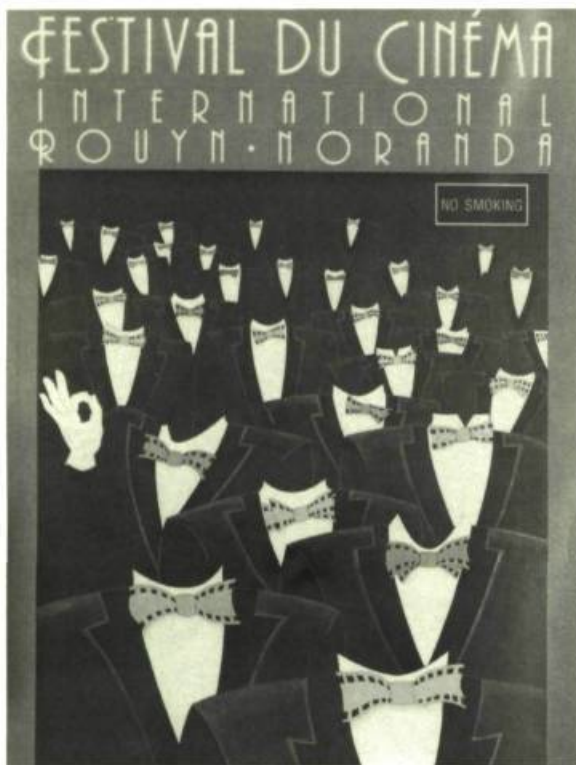
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R.-C. (1989). Review of [Festival international du film Rouyn-Noranda]. *Séquences*, (138), 41–42.



Déjà dans l'avion qui nous emportait vers les cieux abitibiens régnait un air de fête. Il y avait là des journalistes, des cinéastes, des distributeurs de films, des agents de presse, tous réunis pour se rendre au septième Festival international du film de Rouyn-Noranda. Le commandant de bord prit la peine de saluer les festivaliers. Il se trouvait d'ailleurs aux commandes d'un avion plus imposant que celui qui fait habituellement la navette entre la métropole et la capitale du cuivre. Cela sembla d'ailleurs poser un petit problème à l'arrivée, car l'hiver était là, en avance sur son horaire, avec ses glaces et ses neiges et la piste était un peu courte; l'appareil atterrit sur une roue, se rétablit, roula rapidement jusqu'en bout de piste et s'arrêta à temps. Il y eut un soupir de soulagement chez les organisateurs qui assistaient à la descente, mais les passagers eux se rendirent à peine compte de la situation. S'en seraient-ils aperçus d'ailleurs que leur émoi aurait disparu devant l'amabilité et la serviabilité de ceux qui les attendaient.

Par une curieuse coïncidence, en concordance avec des décisions récentes d'Air Canada, le vol qui nous avait amenés à Rouyn-Noranda était un vol « non-fumeurs » (dure épreuve pour certaines et certains). Or, il se trouve que le slogan choisi pour indiquer l'esprit du festival, sur l'affiche joliment conçue par la graphiste Marthe Julien, était justement « no smoking », non pas pour réprimer l'usage de la cigarette mais pour marquer l'aspect informel des séances, repas, galas et cérémonies qui jonchaient de telles activités: il n'était pas exigé de porter la tenue de soirée, le smoking, pour y assister. Naturellement, au banquet d'ouverture tous les membres de l'équipe d'organisation s'étaient offerts la joie perverse de revêtir le fameux smoking interdit avec noeud papillon en pellicule de film 35mm, comme sur l'affiche; cette allure élégante était complétée par des chaussures de tennis à teinte rouge par jeu de contraste.

Pour la première séance, on avait la joie de présenter en grande primeur nord-américaine le film danois *Pelle le conquérant* de Bille August, palme d'or à Cannes, oeuvre qui était étrangement absente du Festival des films du monde cette année; on a fait pourtant en l'occasion une entorse aux coutumes des festivals internationaux en offrant une version doublée en français, ce qui nuisait à l'appréciation

des subtilités de langage de l'original (difficilement perceptible cependant à une oreille peu exercée). Comme pour souligner l'importance de l'événement pour la région, tous les notables se trouvaient réunis ce soir-là autour des tables du banquet et devant le grand écran blanc du Théâtre du Cuivre: députés, maire, évêque, directeurs de diverses associations, etc. Tout ce beau monde se retrouvait à nouveau à la sortie du film devant un abondant buffet où l'on trouvait des spécialités aussi rares que des bouchées de viande d'ours. Selon le goût de chacun pour la jasette, le buffet et le petit boire, la soirée pouvait se prolonger dans la nuit dans une atmosphère de franche convivialité.

Mais, dès le lendemain matin, les activités reprenaient à 9 heures avec des réalisations produites sur place. On avait pris soin en effet de tenir une session d'*animathon* le week-end précédent et c'étaient les résultats de ces exercices qu'on présentait au début de la journée, en ouverture d'une séance destinée en principe à un jeune public. Il fut à la fois amusant et touchant de voir bouger sur grand écran les dessins naïfs des membres de diverses équipes formées selon les groupes d'âges. Messages écologiques ou pures fantaisies s'exprimaient en images bondissantes aux formes changeantes; nul doute que ceux qui ont participé à ces sessions ont profité d'une initiation éclairante aux mystères du cinéma et qu'ils étaient mieux à même d'apprécier les dessins animés classiques qui ont suivi avec personnages connus: Mickey Mouse, Donald Duck, Goofy, Tom et Jerry, Bugs Bunny. La qualité des copies présentées n'était pourtant pas idéale et les rires se changèrent en grimaces devant les esquisses macabres d'un film d'animation japonais rappelant la destruction d'Hiroshima. Et le matin se terminait par la projection d'un long métrage français dont la présence étonnait dans un tel contexte: // *est génial Papy* de Michel Drach, attristant pensum d'un cinéaste en perte de vitesse qui cherche désespérément à se garder un public par des effets accrocheurs sur le thème d'un gamin précoce face à un grand-père frivole et immature. On peut se demander ce qu'un avatar commercial de cet acabit faisait dans le cadre du festival et plus spécialement dans le contexte d'une matinée pour enfants. Erreur de parcours? On reviendra là-dessus.

Notons tout de suite que l'*animathon* n'est pas la seule activité à laquelle furent conviés les habitants de la région. Il y avait aussi un atelier de scénarisation sous la direction de Jean-François Laguionie, auteur d'un court métrage d'animation primé à Cannes en 1979, *La Traversée de l'Atlantique à la rame* (d'ailleurs présenté dans le cadre du F.C.I.R.N.) et d'un long métrage intitulé *Gwen*. De telles activités orientées vers les jeunes contribuent pour beaucoup à augmenter l'intérêt pour le festival, tout comme d'intéressantes initiatives de promotion: les commerces de la ville, en bon nombre, avaient des vitrines parées aux couleurs du cinéma alors que dans les restaurants on trouvait les éditions successives d'un journal succinct sous forme de napperon, reproduisant les échos de la fête: informations, potins, mini-reportages, etc. Il y avait donc dans la région une effervescence sensible qui se manifestait par une affluence constante aux diverses séances pourtant longues et chargées. Cela se divisait par « bloc » selon les moments de la journée: l'après-midi, le soir et le dimanche, comme on l'a vu, le matin de surcroît. Chacune de ces sections pouvait durer de quatre à six heures et était gonflée à bloc, c'est le cas de le dire. Ainsi, la séance du dimanche soir comptait trois courts métrages, deux moyens métrages et deux films de long métrage. Tout

cela dans l'horaire était calculé à la minute près, c'est ainsi qu'on pouvait y trouver des indications telles que 18 h 42, *Les Iles ont une âme* puis 19 h 12, *Le Marchand de jouets* sans tenir compte du temps pris pour la présentation des auteurs ou des acteurs pour les divers films, ce qui prolongeait d'autant une journée déjà longue.

Il faut avouer pourtant que personne ne songeait à se plaindre de la situation même quand, dans une seule soirée, celle du lundi, on devait s'enfiler pas moins de trois longs métrages. C'est dire que les Abitibiens ne renâclent pas devant les films, du moment qu'on leur en offre des exemplaires dotés d'une certaine valeur.

Venons-en aux films puisque nous sommes d'abord là pour ça. En examinant la liste des films de long métrage offerts en cette occasion (dont certains présentés en « première nord-américaine » ou même « première mondiale »), on peut s'interroger sur la pertinence du qualificatif « international » inclus dans la désignation du Festival. Sur les vingt films mis au programme, une bonne moitié sont des productions canadiennes et six autres viennent de France (on comprend l'enthousiasme du consul de ce pays qui était présent à la soirée d'ouverture), ce qui laisse une part limitée pour les films d'autres pays (Danemark, Suède, États-Unis et Allemagne). Par ailleurs, si l'on ne tient pas compte des films d'animation, tous les courts et moyens métrages étaient des productions autochtones. À certains moments, on avait l'impression de se trouver dans une répétition générale des « Rendez-vous du cinéma québécois ». Les nombreux dessins animés dispersés dans la programmation venaient corriger en partie ce sentiment, car la saveur internationale y était plus perceptible; il y avait là une trentaine de films dont plus de vingt venaient d'une douzaine de pays autres que le Canada. Le problème de la programmation du F.I.C.R.N., c'est qu'elle dépend entièrement des distributeurs québécois; il serait sans doute bon que les directeurs songent, par l'intermédiaire des consulats ou autrement, à s'approvisionner ailleurs que dans ce qui est déjà acquis pour distribution au Québec. Actuellement, Rouyn-Noranda sert un peu de laboratoire pour expérimenter certains produits. Que des films québécois de valeur, que des films français de qualité trouvent leur place dans une telle activité n'a rien que de normal, mais encore faut-il garder les proportions. Il y avait là des films qui semblaient n'y être que pour faire nombre; c'est nettement le cas du *Papy* peu génial mentionné plus haut et d'autres productions estimables certes, mais point assez exceptionnelles pour mériter l'honneur d'une présentation en festival. La seule production vraiment originale et dans son contenu et dans son style, *Encore* de Paul Vecchiali, a été assez froidement reçue et l'auteur, qui était présent, était manifestement déçu de cet accueil. Je ne m'attarderai pas sur chacune des productions dont la plupart feront sûrement (ou ont fait) l'objet de critiques dans *Séquences*, sinon pour signaler une ou deux trouvailles. Il était intéressant par exemple de constater l'impact que peuvent avoir sur grand écran certains des téléfilms québécois commandés et programmés par Radio-Québec (je reviens ailleurs sur cette expérience). L'accueil fut même à ce point favorable que *Salut Victor!* d'Anne Claire Poirier remporta le prix du public (c'était là l'une des « premières mondiales » mentionnées au programme) et que les autres (*Des Amis pour la vie* d'Alain Chartrand et *Onzième spéciale* de Micheline Lanctôt) eurent droit de chaleureux applaudissements. Il me faut mentionner en passant le film suédois *Strull* (*Framed*) qu'on verra probablement sous le titre français *La Trappe* en version doublée; c'est une joyeuse comédie policière pleine

de gags et de retournements de situations dont la sortie ne devrait pas passer inaperçue. Quand à *Fréquence meurtrière* et autres *Maison assassinée* ou *Promis... juré*, c'est du produit courant avec son quota de qualités et défauts.

Parmi les moyens métrages, j'ai été particulièrement intéressé par *Comme deux gouttes d'eau* dans lequel Diane Létourneau (*Les*



Photo François La Clair

Servantes du bon Dieu, Une guerre dans mon jardin) étudie le phénomène de la gémellité à travers trois doubles échantillons: deux frères dans la quarantaine, deux soeurs de vingt ans et deux autres frères d'âge avancé. Comment s'accommode-t-on de grandir et de vivre avec un double de soi-même? Y a-t-il là matière à échanges particuliers, à communion de pensée, à traumatismes de style *Alter Ego/Dead Ringer*? Dans une approche simple et directe, la cinéaste aborde le problème de façon détendue, tourmentée ou touchante selon le cas décrit. Voilà un sujet efficacement exploré en moins d'une heure de film.

J'ai aussi apprécié *Le Marchand de jouets* de Paul Tana pour un esprit ludique et un traitement coloré parfaitement en accord avec le titre. Je ne sais pas quel sort attend ce film d'une longueur singulière (47 minutes) mais je crois que ceux qui auront la chance de le voir seront agréablement touchés par le jeu (c'est bien le mot) de Marie Tifo et de Gilbert Sicotte, réunis pour la première fois depuis *Les Bons Débaras*.

Les autres moyens métrages étaient des entreprises appliquées de reportages pour la télévision sur des thèmes aussi variés que le bénévolat ou les familles reconstituées. Les courts métrages, dans leur ensemble, étaient des oeuvres de fiction sur le thème des relations personnelles. Le jury du prix Télébec a distingué parmi ceux-là *Sortie 234* de Michel Langlois où s'exprimaient des variations sourdes sur le thème de l'homosexualité. Un nouveau prix populaire pour la section « animation » est allé au film canadien *The Cat Came Back* de Cordell Barker, présenté le dernier soir, ce qui prouve que les énumérateurs n'ont pas perdu de temps.

Quand je suis parti de Rouyn-Noranda, la neige était toujours là, mais la chaleur de l'accueil n'avait pas diminué et c'est le coeur léger que je suis rentré à Montréal après cette ciné-cure détendue.

Robert-Claude Bérubé